Ensuite, les confusions dans la prononciation. Je sais bien que M. Sas ne les néglige pas. Mais il pouvait invoquer ce chef d'explication pour maintes particularités qui ne sont que graphiques : confusion de *ae*, *oe*, *e*, *i*, de *o*, *u*, amuïssement de *-m*. Le tableau de la déclinaison que font apparaître ses relevés est un tableau pour l'œil et non pour l'oreille ; sur ce point, il y aurait eu avantage à préciser et à développer les observations présentées p. 345 et 493.

On ne trouvera pas dans ce livre, que je sache, un moyen de départager les savants qui, en majorité, fixent au VI^e^ siècle la naissance des langues romanes et ceux qui, avec M. H. F. Muller, la retardent jusqu'au VIII^e^ ; mais on y trouvera les éléments propres à éclairer l'histoire de la survie artificielle du latin pendant la période de sa plus rapide et radicale transformation.

J. Marouzeau.

H. Mihaescu, *Beiträge zur Kenntnis der* tum-tunc-*Partikeln* : Bulet. Instit. de filol. rom. Iași, t. IV, 1937, 51 pages.

Que *tunc* soit un renforcement de *tum*, comme *illic* l'est de *ille*, rien de plus certain. M. Mihaescu l'établit à grand renfort d'exemples et de statistiques. A travers les nombreux textes qu'il a dépouillés, nous voyons *tunc*, innovation populaire, s'imposer peu à peu, d'abord dans les cas où l'on recherche l'expression intensive, puis, chez les poètes, là où il présente l'avantage d'éviter une élision devant initiale vocalique. M. Mihaescu se réfère, pour faire entrer les faits observés dans un système, à la doctrine de M. Ch. Bally sur la recherche de l'expressivité ; il aurait pu, de façon plus directe, rattacher ses observations à celles qui ont été présentées concurremment par A. Meillet dans l'*Annuaire de l'École des Hautes-Études* (1916) et par moi-même dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (t. XX) sur le renouvellement des conjonctions. Telle quelle, sa monographie fournit une illustration de principes jusqu'ici peu invoqués et qui méritent considération.

J. Marouzeau.

Histoire littéraire.

P. J. Enk, *Handboek der latijnse Letterkunde*, t. II, 1-2 : Zutphen, Thieme, 1937, 338 & 343 pages, le vol. 12 florins.

Arrivée à son troisième volume, cette histoire littéraire n'a pas dépassé Plaute. Cette lenteur est la tare des œuvres ambitieuses : quand nous serons à saint Augustin, si nous y arrivons, tout sera à reprendre. D'autres manuels de littérature ont ainsi commencé, grâce auxquels nous avons pour les origines des instruments de travail incomparables

(Leo, Lejay, etc.), et qui n'ont pu être poursuivis. Souhaitons à M. Enk d'achever sans retard sa tâche immense.

Ces deux volumes consacrent à Plaute seul près de 600 pages ; c'est dire que nous avons là sur cet auteur une véritable synthèse. Rien n'y manque : généralités, analyses, extraits, comparaison avec les originaux grecs, études de langue... ; les problèmes sont examinés à la lumière des travaux les plus récents, et à la suite de chaque division on trouvera une bibliographie précieuse, aussi complète qu'il est possible de l'imaginer. Est-ce là l'idéal d'un manuel de littérature? Ne suffirait-il pas, pour les auteurs principaux, de synthèses composées par des spécialistes, sans ordre chronologique et suivant les besoins, l'historien de la littérature se réservant de faire les liaisons, de marquer les évolutions, de rechercher les influences, de dégager le sens général des œuvres? N'est-ce pas une entreprise décevante que de verser une science inépuisable dans ce tonneau des Danaïdes qu'est une littérature prétendue exhaustive?

Je souhaite que M. Enk, par sa célérité, rende vains mes scrupules, car sa Littérature est un guide agréable et sûr, propre, comme il l'espère, à revivifier l'intérêt pour l'étude de l'antiquité — tout au moins chez les lecteurs hollandais, puisque l'auteur a cru devoir s'en tenir à l'usage de sa langue, s'interdisant ainsi la diffusion que mériterait son œuvre.

J. MAROUZEAU.

Norma Loewenstein DRABKIN, *The Medea Exul of Ennius* : Diss. Geneva, New York, W. F. Humphrey Press, 1937, in-8°, 94 pages.

Ce travail soigné, présenté par une élève du regretté Charles Knapp de Columbia University, porte hautement l'empreinte de l'école américaine : commentaire très riche d'un texte très réduit — le plus souvent de fragments appartenant à la période archaïque de la littérature latine (cf. Thelma B. de Graff, *Naevian Studies*, Diss. New-York, Humphrey Press, 1931).

Méthode qui, pour une thèse, a moins de bon que de mauvais : il est, cela va de soi, toujours utile d'avoir des monographies de plus en plus poussées, mais — les « créateurs » exceptés — on arrive à ce que les commentaires présentent des redites qui n'ont plus grand'chose de scientifique. Les considérations sur l'allitération, la tautologie, l'anaphore, les composés, le chiasme, etc., deviennent peu à peu un bien commun qui, docte autant qu'impersonnel, circule indéfiniment dans ce genre de travaux.

Est-ce à dire que l'étude de Mme Drabkin ne s'élève jamais au-dessus d'une méritoire compilation? Ce serait être injuste, puisque l'auteur apporte une théorie qui, pour n'être que le développement d'une suggestion de Vahlen, n'en est pas moins séduisante.

L'auteur fait d'abord le point sur la question en résumant les opinions traditionnelles représentées par Vahlen : Manutius a eu tort de supposer l'existence de deux Euripides qui auraient écrit deux *Médees*, pièces qui seraient à l'origine de *Medea* et de *Medea Exul* d'Ennius; tort, également, Ribbeck et Mueller, pour avoir soutenu que *Medea Exul* et *Medea* d'Ennius correspondraient respectivement à Μήδεια et à Αἰγεύς d'Euripide. Point n'est besoin de supposer que les dix-sept fragments d'Ennius appartiennent à deux pièces différentes, sous prétexte que 1° les grammairiens, en les citant, parlent tantôt de *Medea*, tantôt de *Medea Exul*, et 2° que le distique qui constitue le fragment XVII ne correspond à aucun vers de Μήδεια ; ces deux raisons ne tiennent pas, puisque 1° les grammairiens ne citent pas toujours exactement, — et personne ne s'est encore avisé, par exemple, d'imaginer une distinction du fait que Nonius parle trois fois d'*Andromacha* et quatre fois d'*Andromacha Aechmalotis ;* 2° le distique en question n'est que (p. 12) « the result of the freedom with which the Latin poet handled his Greek original [1] ».

Une fois précisé qu'Ennius a écrit une seule pièce, *Medea Exul*, l'auteur reprend une suggestion de Vahlen pour la développer et en faire une partie plus personnelle de sa dissertation : la seule chose qui s'oppose réellement à l'attribution du fr. XVII à *Medea Exul*, c'est qu'il y est fait mention d'Athènes, détail qui s'accomoderait mal avec le sujet de Μήδεια, mais plutôt avec celui d'Αἰγεύς ; or, — enchaîne l'auteur — rien ne s'oppose à la supposition qu'Ennius ait réalisé dans *Medea Exul* une *contaminatio*, ou plutôt, selon le terme de Leo, une *continuatio* des deux pièces d'Euripide. Ce qui entraîne Mme Drabkin à faire un exposé sur la *contaminatio* dans la tragédie romaine (p. 15-22), à comparer avec l'original les fragments d'*Iphigenia*, *Hecuba* et *Eumenides* (p. 23-50), pour en arriver ensuite au commentaire (p. 51-91).

L'hypothèse Vahlen-Drabkin, pour être souriante, n'en est pas plus convaincante, vu l'exiguïté des textes, si bien que, tant qu'un argument péremptoire n'interviendra pas, cela n'en fera qu' « une de plus ».

Le texte latin est celui de Vahlen, le grec celui de Gilbert Murray (éd. d'Oxford).

Le commentaire, nourri, présente toutefois des lacunes. Ainsi, les *Aratea* de Cicéron offrent non pas sept cas de génitif en *-ai* (p. 68), mais huit : *Progn.* V 1 *aquai dulcis alumnae* (à moins que l'auteur n'oublie que les *Aratea* sont composés à la fois des *Phaenomena* et des *Prognostica*).

1. Argument à double tranchant, dont, chose amusante, la première victime est l'auteur même, en réfutant une théorie de Galli (p. 11, n. 9) : « It is a waste of time to argue in this instance about the independence of Ennius when we are not at all sure that the fragment belongs to the *Medea!* »...

Trois « coquilles » : p. 9, n. 6, *princip⟨i⟩um* (bis) : p. 87, n. 156, *Grei-f[e]swald.*

Victor Buescu.

M. O. Liscu, *L'expression des idées philosophiques chez Cicéron* : Paris, Les Belles-Lettres, 1937, 124 pages.

M. Liscu a entrepris de compléter ici le travail auquel il s'était déjà livré sur la langue de la philosophie morale chez Cicéron et de vérifier sur de nouveaux textes les conclusions auxquelles il était arrivé dans son premier ouvrage. Son introduction nous promet « une vue d'ensemble sur la contribution apportée par Cicéron à la création d'une langue latine philosophique et à la formation du vocabulaire philosophique du monde ». On pensera que ce petit volume est bien mince pour réaliser pareille ambition. En fait, l'auteur — d'une façon qu'on pourra juger assez arbitraire — a limité le champ de ses recherches à deux questions seulement : la théorie de la connaissance et l'idée du destin. Après avoir esquissé rapidement l'histoire antérieure de ces deux problèmes, il relève chez Cicéron les équivalents latins des termes grecs dans lesquels les notions avaient d'abord été exprimées. La conclusion présente une énumération des principaux procédés mis en œuvre par l'écrivain latin pour créer son vocabulaire : elle confirme sans y rien ajouter, si ce n'est quelques exemples nouveaux, ce que nous savions déjà à ce sujet.

Le plus suggestif et le plus utile dans cet ouvrage est peut-être le double index qui le termine et signale les correspondances entre les deux langues grecque et latine. Les problèmes dont il offre les données méritaient un examen approfondi qu'on regrette de ne pas trouver dans les chapitres qui précèdent. Pourquoi tel mot a-t-il été choisi, tel autre créé? Pourquoi, pour citer un seul exemple, *opinatio* à côté de *opinio*? Quel rapport, quelle nuance y a-t-il entre les synonymes dont on nous dresse la liste et quelle raison détermine la préférence accordée à l'un plutôt qu'à l'autre? Certaines de ces listes sont assez frappantes : ainsi celle des douze ou treize expressions cicéroniennes correspondant à la κοινὴ ἔννοια ou à la πρόληψις des Grecs. Je n'en tirerais pas la même conclusion que M. Liscu et j'y verrais la preuve de l'embarras du traducteur plutôt que de la richesse de la langue latine.

L'auteur a remarqué que les idées philosophiques de Cicéron avaient été plus étudiées que leur expression : son ouvrage même prouve, en effet, qu'il y aurait encore matière dans ce domaine à d'intéressantes recherches, mais à condition de les aborder avec une autre méthode.

H. Pétré.

M. M. Avery, *The use of direct speech in Ovid's Metamorphoses* : Chicago (Illinois), The University of Chicago Libraries, 1937, 99 pages.

On a remarqué souvent que rien ne représente plus mal la réalité que les chiffres d'une statistique. Et plus les chiffres sont nombreux, plus, en général, ils sont décevants. Mais la statistique est peut-être plus ingrate encore lorsqu'au lieu de mal représenter elle ne représente pas. Cette pensée me hantait tandis que je lisais l'inventaire dressé par M^me^ Avery des emplois du discours direct et du discours indirect dans les *Métamorphoses* ; l'auteur nous offre ici ses fiches ; il lui reste à en faire usage pour éclaircir certains aspects de l'art d'Ovide. Il serait vraiment dommage que ce consciencieux travail demeurât sans conclusion ; il ne peut se terminer que par une étude dont nous ne possédons encore que les matériaux.

A. Guillemin.

E. V. Marmorale, *Petronio nel suo tempo* : Naples, Ricciardi, 1937, 95 pages.

Une fois encore, les problèmes concernant la date du *Satiricon* et la personne de Pétrone sont remis en cause. Dans les *Studi italiani di filologia classica* (XIV, fasc. I, p. 2-46), M. U. V. Paoli a publié en 1937 une étude dont les conclusions reporteraient la composition de ce roman à la fin du III^e^ siècle. L'auteur n'aurait donc plus rien de commun avec le *Petronius arbiter* dont Tacite raconte la mort. M. E. V. Marmorale reprend contre cette hypothèse la défense de l'opinion traditionnelle. Quelques-uns de ses arguments sont assez originaux pour paraître intéressants même dans la brièveté d'un compte-rendu : je ne relèverai que ceux-là.

M. U. E. Paoli avait cru trouver dans Pétrone (70, 10-13) un exemple de la *manumissio per mensam*, et, cette institution juridique n'ayant existé, selon lui, qu'à une époque plus tardive, il faudrait reculer la date du *Satiricon*. Tout en réservant la datation de l'apparition de l'usage en question, M. E. V. Marmorale montre que, dans le passage envisagé, il n'existe pas de *manumissio* : les esclaves sont seulement engagés à s'asseoir à la table du maître et l'auteur rapproche l'acte de bienveillance de Trimalcion de la lettre à Lucilius (47), dans laquelle Sénèque se moque des riches qui se croiraient déshonorés s'ils prenaient un repas avec leurs esclaves, comparaison que corroborent les parodies de cette lettre contenues dans le passage de Pétrone.

M. E. V. Marmorale a trop beau jeu de mettre en évidence combien sont subtils et recherchés, donc peu probants, les raisonnements tendant à montrer que, dans les fréquentes coïncidences plusieurs fois relevées

entre les *Épigrammes* de Martial et le *Satiricon*, c'est Martial, et non pas Pétrone, comme le veut M. U. E. Paoli, qui est l'imitateur.

La langue a été aussi prise à partie pour lui faire dénoncer la date du *Satiricon*. M. E. V. Marmorale se refuse à traiter le roman comme une unité linguistique. Il en isole la *Cena*, qui, dit-il, est écrite non pas, comme on le croit généralement, dans le *sermo rusticus et plebeius*, mais dans une langue hybride, mélange de gréco-oriental et de latin, dans laquelle dominent des tournures dont le type se généralise plus tard et qui était alors celle de cette lie affluant à Rome de Syrie, d'Asie, d'Égypte, esclaves en mal de devenir des affranchis, population exotique, besogneuse et arriviste, qui encombrait le bas-fonds des sept collines et que raille Juvénal sous le nom de *Graeca urbs*. Cette langue n'est pas assez connue pour être datée et peut-être n'en avons-nous pas un second exemple.

Quand l'auteur aborde les arguments positifs, il est moins original : on a dit dès longtemps que les coutumes et les auteurs cités dans le *Satiricon* ne permettent pas d'en reculer la date plus bas que le règne de Néron.

Étude sage, documentée, qui rend sa position privilégiée à la chronologie traditionnelle, mais sans l'affermir, et, donc, nous montre une fois de plus combien les critères internes restent toujours sujets à caution.

A. GUILLEMIN.

Anthony RINI, *Petronius in Italy from the thirteenth century to the present time* : New-York, Capablanca Press, 1937, in-8°, VII & 181 pages.

Après avoir lu les 174 pages de texte et de notes compactes de M. Rini, on arrive à une conclusion exactement contraire de celle qu'il a apparemment voulu démontrer : il n'y a jamais eu une tradition pétronienne en Italie.

On ne peut guère en parler, en effet, en se fondant sur les vagues échos d'avant le XV^e^ siècle, dus à des confusions avec l'archevêque homonyme de Bologne ou à des souvenirs de la *Matrone d'Éphèse* dans quelques collections anonymes de *Novellini*, qui n'ont rien de commun avec le texte latin. — On ne peut pas parler de tradition au XV^e^ siècle en partant des quelques trouvailles paléographiques du Pogge ou des deux éditions de Milan et Venise, qui n'ont provoqué aucun mouvement littéraire. — On ne peut point parler de tradition au XVI^e^ siècle, pourtant l'époque des classiques italiens, puisque (p. 37) « the great Italian writers of that century... do not seem to have known him » (c'est-à-dire Pétrone) ; de plus, le XVI^e^ siècle ne voit paraître aucune édition en Italie. — Le XVII^e^ siècle est également pauvre, et ce n'est que vers sa fin que paraît, deux siècles après l'édition princeps, la première traduction

partielle en italien, qui est d'ailleurs restée sans lendemain. — Pas question de tradition au XVIII^e siècle non plus, puisqu'il n'y a eu ni traduction complète, ni édition contenant le nouveau fragment de Trau, ni commentaire, si modeste soit-il, dans un temps où Pétrone était populaire en France, en Angleterre et aux Pays-Bas : « The general attitude toward Petronius in Italy during the eighteenth century may be described as neither two hostile nor too friendly » (p. 98)... ; « any clear traces of his influence on Italian literature » (p. 99). — Pas davantage de tradition au XIX^e siècle, qui n'est marqué que par quelques traductions, pendant qu'à l'extérieur paraissaient les éditions scientifiques d'Orelli, Buecheler, Friedlaender. Ce n'est que vers la fin du XIX^e et de nos jours qu'apparaît un intérêt pour l'*auctor purissimae impuritatis* (Juste Lipse), dans les études de Cocchia, Sogliano, Rocca, Ussani, Pascal, Marmorale, Paratore. Mais ce n'est qu'un courant de haut en bas, — et encore, fait significatif, l'Italie philologique attend toujours sa première édition critique de Pétrone.

Si le sujet s'est avéré ingrat de par ses résultats, il n'en est pas moins vrai que M. Rini l'a étudié à fond, avec amour et compétence. Son information est vaste et à jour, ce qui n'est pas peu de chose quand on pense que le sujet l'entraînait à l'étude des manuscrits, de toutes les éditions parues partout en Europe, de toutes les controverses que l'histoire si mouvementée du texte de Pétrone a provoquées ; et l'on ne peut que féliciter M. Rini de l'adresse dont il fait preuve en se frayant un chemin à travers l'épaisse forêt d'humanistes, d'éditeurs, de commentateurs ou d'imposteurs (nous pensons à Nodot) de tous temps et lieux, qui ont travaillé sur Pétrone.

Là où M. Rini est nettement inférieur à lui-même, c'est dans les pages 25-32, où il sort de l'histoire littéraire pour se hasarder dans la critique textuelle. Il croit avoir démontré que l'édition de Venise (1499) n'est pas la réédition de celle de Milan (1482), comme les éditeurs en sont d'accord. Et sur quoi se base M. Rini? Outre certaines « coquilles » qu'il met généreusement de côté, il invoque ces variantes, que nous prenons la liberté de transcrire en entier, comme un exemple de ce que le dilettantisme peut causer de préjudiciable dans certaines disciplines (nous notons par A l'édition de Milan, par B celle de Venise) : 123, v. 238 A *queror*, B *quaeror ;* 129, 4, A *quererer*, B *quaererer ;* 109, 2, A *queraris*, B *quaeraris ;* 136, 6, v. 4, A *epulae*, B *aepule ;* 122, v. 178, A *omina*, B *omnia ;* 123, v. 183, A *ominibus*, B *hominibus ;* 137, 9, v. 9, A *opta*, B *optat ;* 112, 7, A *carissimorum*, B *charissimorum ;* 127, 2, A *osculum*, B *obsculum ;* 2, 4, A *Pindarus*, B *Pyndarus ;* 81, 1, A *lacrimis*, B *lachrimis ;* 111, 4 et 111, 8, A *lacrimas*, B *lachrimas ;* 134, 5, A *lacrimisque*, B *lachrimisque ;* 135, 8, v. 16, A *Hecates*, B *Haecates ;* 110, 7,

A *foeminam*, B *faeminam;* 119, v. 2, A *sidus*, B *sydus;* 94, A *felicem*, B *foelicem;* 126, 14, A *compraehendere*, B *comprehendere;* 88, 5, A *compraehendit*, B *comprehendit.* Et, ce qui plus est, pour chacune de ces « variantes » qu'il qualifie « étranges » (p. 27), M. Rini perd tristement son temps à voir ce que les manuscrits en pensent...

De l'excellent travail d'histoire littéraire, et on ne peut qu'en être reconnaissant à M. Rini. — Quant au reste, il y a là une fâcheuse expérience dont, nous le souhaitons, il n'y aura plus trace dans la prochaine édition.

Victor Buescu.

Jos. Schrijnen & Chr. Mohrmann, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian;* II : *Latinitas christianorum primaeva*, VI : Nimègue, Dekker & Van de Vegt, 1937, 159 pages.

La première partie de cette étude, parue en 1936, a été recensée dans la *Revue*, t. XIV, p. 425 ; depuis cette recension, l'un des auteurs, Mgr Jos. Schrijnen, nous a été enlevé par la mort ; son œuvre se poursuit grâce à l'activité de sa dévouée collaboratrice, M^lle^ Mohrmann, aujourd'hui privat-docent à l'Université d'Utrecht, dont deux nouveaux volumes sont annoncés dans la collection « Latinitas christianorum primaeva ».

On sait quelle est l'idée qui inspire les travaux de cette collection : établir l'unité d'un « latin chrétien » défini par des particularités de vocabulaire, de sémantique, de morphologie, de syntaxe. J'ai dit précédemment quels scrupules éveillait en moi cette notion d'une « langue dans la langue », surtout en ce qui concerne la syntaxe, et j'attendais avec curiosité ce second volume avec les conclusions fournies par une étude d'ensemble de Cyprien.

Les faits sont rangés sous deux rubriques principales : emploi des formes verbales, liaison syntaxique (parataxe et hypotaxe). Collection d'exemples, catalogue d'emplois, comparaisons... : il y a là un matériel précieux, interprété à la lumière d'une connaissance approfondie de la langue. Dirai-je que ce qui me paraît ressortir de la comparaison avec la langue classique de tradition païenne, c'est une impressionnante concordance plutôt qu'une tendance à la différenciation? Ce qui est chrétien, ce sont les tours de phrase expressifs de la pensée chrétienne, déterminés par le sens ; pour le reste, comme l'indique du reste avec netteté la conclusion (en particulier p. 137-138), hellénismes, biblismes et familiarismes suffisent à expliquer l'usage dit chrétien, sans qu'il soit besoin de recourir à un particularisme. Et, après tout, ne sommes-nous pas d'accord sur le fond, si nous paraissons être divisés par la terminologie? Voici que, dans leur « Zusammenfassung » (p. 136), les auteurs sont prêts

à abandonner l'expression de « Sondersprache » ou « langue spéciale » pour se contenter de celle de « Gruppensprache » (en hollandais « groeptaal ») ; c'est bien là ce qui répond à une pensée plusieurs fois exprimée : les faits relevés représentent moins un système linguistique qu'une totalisation ; ils trouvent leur explication moins dans un sentiment d'appartenance sociale et linguistique que dans la nécessité imposée par la nature des sujets traités et par les circonstances. Les conditions sociales qui ont présidé à la vie du christianisme primitif ont bien pu faire que les usagers se constituent un vocabulaire et, à la rigueur, une sémantique, comme on le voit pour tous les groupes sociaux fortement individualisés, et comme l'a montré M^lle^ Mohrmann dans son volume sur les sermons de saint Augustin ; mais la syntaxe ne se plie pas plus aux nécessités culturelles qu'aux caprices individuels ; elle est l'élément commun et impersonnel du langage, réfractaire à la spécialisation.

Qu'il s'agisse de l'emploi des conjonctions, de la proposition infinitive, de l'interrogation par *si*, je ne trouve rien qui me donne l'impression d'un emploi chrétien, d'un usage auquel les chrétiens se seraient reconnus. Mais ce que je trouve, tout au long de ce volume comme du précédent, c'est une somme de dépouillements, d'interprétations, de jugements dont l'historien de la langue fera son profit ; quoi qu'on puisse penser de l'idée même qui a présidé à ce travail, elle a en tout cas l'avantage certain, d'une part, de provoquer et d'orienter la recherche, d'autre part, d'obliger auteur et lecteur à se poser des questions utiles.

J. Marouzeau.

O. Janssen, *L'expressivité chez Salvien de Marseille ;* I : *Les adverbes* (même collection, VII) : Ibid., 1937, 198 pages.

Théoriquement, cet ouvrage s'inspire des idées de Mgr Schrijnen sur le « latin chrétien » ; l'auteur commence par nous dire que l'emphase, chez Salvien, est ce que Mgr Schrijnen appelle un « christianisme indirect » (p. 20), et il revient sur cette idée dans sa conclusion : « le groupe social des premiers chrétiens s'est servi, dans le développement de sa langue spéciale, d'un procédé linguistique général en l'ajustant à ses desseins et exigences propres » (p. 177). Je ne veux pas chicaner l'auteur sur ce point, et je ne sais si, poussé dans ses retranchements, il maintiendrait ce point de vue (pense-t-il, par exemple, que l'élément affectif ne soit pas aussi développé chez un païen comme Claudien que chez un chrétien comme Salvien?). L'intérêt de son livre n'est pas de nous apporter la confirmation d'une thèse ; il consiste à nous fournir une étude limitée et rigoureuse d'un phénomène linguistique qui a été mis en lumière depuis peu de temps : la tendance à l'affectivation des particules.

M. Janssen a pris comme sujet d'étude non pas l'adverbe en général, comme pourrait le faire croire son titre, mais un groupe d'adverbes restreint, ceux qui expriment l'approximation : *uel* et *uel maxime*, *admodum* et *penitus*, *fere* et *ferme*, *paene* et *prope*.

Quel que soit mon goût pour les études circonscrites, j'avoue que le sujet me paraît un peu mince pour un ouvrage compact de 200 pages. Au moins l'ouvrage apporte-t-il sur plus d'un emploi des éclaircissements précieux : accession de *penitus* au rôle de particule intensive, extension de sens de *fere* et *ferme*, double signification de *uel* et de *admodum*... Il propose aussi des interprétations générales qui valent d'être discutées. « D'abord, les particules, quelque différent que soit leur sens primitif, accusent la même propension à se dénuer de tout contenu intellectuel et à devenir des termes purement affectifs » (p. 174). Il y a là, je crois, une confusion : le passage n'est pas d'intellectuel à affectif, mais éventuellement de simple évaluatif à intensif. Éventuellement, car même ce passage n'est pas constant. Ainsi, pour certains adverbes, comme *penitus* et *admodum*, l'intensité est à l'origine, et c'est plutôt une dégradation qu'on a à enregistrer. Pour certains autres, comme *paene* et *prope*, ce qui est à noter, c'est qu'ils accompagnent volontiers un terme intensif ; ce qui est bien naturel, puisque leur fonction essentielle c'est d'indiquer que l'on approche d'un degré de qualité ou de quantité considéré comme un maximum ; ils s'agrègent tout naturellement à un mot de sens fort ; s'ensuit-il qu'ils prennent par eux-mêmes un sens fort? Dans les locutions *paene exstinctus*, *fere monstri similis*, *paene* et *fere* restent des atténuatifs ; dans Tite-Live XXI, 11, 8 *quingentos ferme* (p. 104), le sens n'est certes pas « à peu près cinq cents », comme M. Janssen se plaît à croire qu'on pourrait traduire ; il est bien « jusqu'à cinq cents ou peu s'en faut », comme il le comprend lui-même ; le tour a pour objet de faire ressortir le grand nombre, mais l'insistance sur le grand nombre est exprimée par le chiffre, volontairement forcé, et *ferme* exprime le scrupule de l'évaluateur. Je ne crois donc pas que dans Tér., *Heaut.* 122 *animo fere perturbato*, il faille traduire « extrêmement troublé », mais, en faisant porter l'insistance sur *perturbato* et l'atténuation sur *fere* : « complètement bouleversé ou peu s'en faut ».

Et nous sommes dispensés ainsi d'accepter une tendance à l'intensification des particules qui irait exactement dans le sens opposé à celui qu'on attend : dans deux études contemporaines et indépendantes que M. Janssen paraît ne pas connaître : A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, Ann. de l'École des Hautes-Études, et J. Marouzeau, *Note sur la fixation du latin classique*, Mém. de la Soc. de linguistique, XX, p. 86, il a été observé que les particules tendent non pas à se renforcer, mais à s'user, au point que la langue a besoin de les renouveler sans cesse ;

la démonstration a été reprise dans mon *Traité de stylistique* (p. 141 et suiv.), que M. Janssen, pourtant bien informé sur son sujet, paraît aussi ignorer.

En revanche, une observation pertinente est celle qui regarde la « mécanisation » de certaines tournures ; la prédisposition de certains adverbes à se joindre à tel terme offrant tel sens crée des habitudes et donne naissance à des locutions comme le *uel unum*, qui est à l'origine de l'italien *veruno ;* il y a là une « fossilisation », qui a contribué à la mort plutôt qu'à la survie de certaines particules.

Que devient dans tout ceci Salvien de Marseille? Cet écrivain impétueux pouvait, semble-t-il, prêter à une enquête plus adaptée à sa manière et plus probante. Ce que M. Janssen a étudié, c'est un procédé d'intensification ; l'intention est excellente ; je me demande si les faits qui ont servi de base à son enquête étaient ceux qui s'y prêtaient le mieux. M. Janssen annonce une suite à son étude. Je pense que ce sera l'occasion d'apporter des arguments plus pertinents à une thèse dont l'inspiration générale est juste et féconde.

J. Marouzeau.

Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* : Thèse de doctorat, Paris, De Boccard, 1937, xvi-621 pages.

Depuis trente ans, la « littérature » augustinienne a pris un développement extraordinaire ; et le quinzième centenaire de la mort d'Augustin a donné à cette efflorescence un regain nouveau. En 1930 et 1931, six recueils collectifs ont paru à cette occasion, à Paris, à Rome, à Milan, à Rotterdam, à Cologne, à Londres. C'est à peine si, actuellement, cette riche production internationale se ralentit, et le spécialiste même éprouve quelque peine à la suivre.

Au surplus, à compulser tant de livres et d'articles, on s'aperçoit assez vite qu'ils se ramènent pour la plupart à un petit nombre de thèmes, dont certains commencent à s'épuiser. Un des mérites de la thèse remarquable récemment publiée par M. Henri-Irénée Marrou, c'est qu'elle ne fait double emploi avec aucun autre essai. Il arrive, certes, à M. Marrou de toucher à des questions déjà débattues : toujours il sait les aborder d'une façon ingénieuse, personnelle, et par un biais intéressant. Mais l'objet propre de sa démonstration déborde les cadres où la critique s'est enfermée jusqu'ici le plus souvent.

Il a voulu montrer de quoi était faite, au juste, la « culture » d'Augustin, soit dans les éléments traditionnels dont, comme étudiant, puis comme grammairien et rhéteur, il avait reçu l'héritage et subi l'empreinte ; soit dans les compléments qu'il ne manqua pas d'y fournir quand, se tournant avidement vers la « sagesse », il chercha dans les arts

libéraux un support aux premiers efforts constructifs de sa raison pour mieux connaître l'âme et Dieu ; soit, enfin, dans les techniques nouvelles auxquelles il se plia, une fois devenu prêtre, puis évêque, lorsqu'il dut expliquer la Bible au peuple chrétien et consacrer le meilleur de son intelligence à approfondir les données de la Révélation.

M. Marrou a été ainsi amené à se demander ce qu'était devenue, dans la seconde moitié du IVe siècle, cette culture latine dont les écoles perpétuaient les méthodes, mais qui tendait dès lors à s'appauvrir et à se dessécher.

Par plus d'un côté, observe-t-il, Augustin est, en dépit de ses éclatantes supériorités, un lettré de la décadence ; et il l'est demeuré, même quand un idéal nouveau se fut installé dans son esprit et que certaines fausses valeurs dont se satisfaisaient les intellectuels de son temps ne lui inspirèrent plus que du dégoût.

Connaissance médiocre du grec ; composition peu rigoureuse de la plupart de ses traités ; érudition qui se réduit souvent à des anecdotes savantes, à des *exempla* plus ou moins historiques, ou à des collections de faits singuliers, de *mirabilia ;* formation scientifique lacuneuse, même dans l'ordre de la rythmique, à laquelle il a pourtant consacré tout un opuscule ; application au cas de la Bible de procédés d'interprétation couramment appliqués déjà à la poésie d'Homère et de Virgile : par tous ces traits, et par bien d'autres encore, Augustin reflète les habitudes d'esprit, la mentalité d'une époque qui avait plus de goût pour l'ingénieux que pour le solide.

Mais, à cette formation traditionnelle, qui devait persister chez lui jusqu'au bout, il associa des linéaments nouveaux, des points de vue inédits, des préoccupations « culturelles » dont la fortune fut immense : c'est par là qu'il annonce et préfigure le moyen âge. Citons seulement sa façon de ranger les manifestations de l'intelligence sous la dépendance de la foi ; sa volonté de centrer la philosophie et la science sur le commentaire de la Bible ; l'idée qu'il se forme de l'éloquence chrétienne, rattachée non pas à la tradition profane, mais à celle qui, partie de saint Paul, passait par saint Cyprien et saint Ambroise ; le rôle qu'il assigne à la grammaire et à la dialectique, bases futures de la scolastique. La culture médiévale s'appuiera sur les mêmes principes ; elle souffrira des mêmes lacunes.

Placé entre le vieux monde déjà bien ébranlé et la société nouvelle qui allait surgir de tant de ruines, Augustin fut qualifié comme aucun autre n'aurait pu l'être pour opérer la synthèse de quelques-uns des éléments encore vivaces de l'ancienne civilisation et pour les transmettre, avec ses apports personnels, aux siècles prochains.

Des symptômes déjà manifestes de vieillissement, un élan créateur,

d'une puissance incomparable, qui s'élance vers une jeunesse nouvelle, tels sont les contrastes qui ont frappé M. Marrou chez son auteur, et dont il s'attache à souligner l'opposition.

On ne peut dire que l'idée maîtresse du livre soit absolument neuve. On la trouve esquissée déjà chez Reitzenstein, dans la *Bibliothek Warburg*, t. I ; chez Eibl, dans les *Miscellanea Augustiniana*, parus à Rotterdam en 1930. Mais leurs aperçus rapides n'ont rien de comparable à cette belle et riche démonstration. M. Marrou n'est pas de ces littérateurs qui s'imaginent connaître Augustin pour avoir lu les *Confessions* et la *Cité de Dieu*. Il s'est familiarisé avec les parties les plus difficiles et les plus abstruses de son œuvre — je veux dire avec ses paraphrases scripturaires, avec ces traités de jeunesse où la dialectique déploie sa virtuosité en mille débats et détours captieux. C'est grâce à cette information étendue qu'il a réussi à « démonter » une puissante intelligence, à en faire voir, pour ainsi dire, les rouages, le fonctionnement, quelquefois les à-coups. Il écrit, d'ailleurs, en un style d'une clarté fluide où ne se trahit nul effort.

Je développerai ailleurs mes réserves et mes objections[1]. Il n'en est aucune qui compromette les solides mérites de ce livre excellent, qui est de lecture aussi attrayante qu'instructive : historiens de l'antiquité, médiévistes, philosophes, théologiens, tous y feront leur butin.

Pierre DE LABRIOLLE.

G. B. PIGHI, *I discorsi nelle storie d'Ammiano Marcellino* : Milano, « Vita e Pensiero » (Pubblic. d. Univ. cattol. d. Sacro Cuore, serie IV, t. XXIII), 1936, VIII & 88 pages, 8 lire.

La *Revue des Études latines* (XIV, 1936, p. 426-427) a déjà signalé à ses lecteurs plusieurs des publications consacrées à Ammien par M. Pighi. Celle-ci étudie, dans leurs rapports avec l'économie littéraire de l'ouvrage, les discours insérés dans les *Rerum gestarum libri*. La valeur historique et le style de ces mêmes discours feront l'objet d'ouvrages ultérieurs. Ici une introduction de vingt pages retrace l'évolution des théories antiques sur ce que doivent être les discours dans les livres d'histoire : la conception rhétorique de Thucydide l'a emporté à Rome sur la conception pragmatiste (d'ailleurs tout aussi peu scientifique) de Polybe ; forte du prestige de Cicéron, elle triomphe sans conteste sous l'Empire. Vient ensuite un relevé des discours longs ou brefs (et des lettres) qu'Ammien a insérés dans son œuvre, des passages aussi où il fait allusion à des discours qu'il n'a pas mis en forme. Ammien paraît avoir été guidé dans sa pratique par une double considéra-

1. Voir le prochain cahier du *Journal des Savants*.

tion, celle de la *dignitas* de l'orateur (conception toute cicéronienne), et celle de l'importance du moment historique. Au point de vue de la composition, Ammien semble avoir placé ses discours aux points culminants des diverses sections qu'il consacre à chaque groupe déterminé d'événements : ces sections ne concordent qu'approximativement avec la division en livres.

Jacques PERRET.

Harald HAGENDAHL, *La prose métrique d'Arnobe. Contributions à la connaissance de la prose littéraire de l'Empire* : Göteborg, Elanders Boktryckeri, 1937, petit in-8°, XI-266 pages (Göteborgs Högskolas Arsskrift, XLII, 1936, 1).

Le traité *Adversus nationes* d'Arnobe a été l'objet, depuis une trentaine d'années, de travaux remarquables qui ont renouvelé nos connaissances sur ce sujet : outre la récente édition de Marchesi (1934), je signalerai, entre multiples travaux, ceux de W. Kroll (*Rh. Mus.*, 1916 et 1918). Une partie de ces recherches touche à la langue de l'apologiste chrétien. L'ouvrage de H. Hagendahl se rattache à cette série et a pour objet l'étude du rythme.

La prose d'Arnobe est métrique, arrangeant à la fin des phrases les syllabes longues et brèves d'après leur quantité. Se fondant sur les tableaux de statistiques élaborés naguère par De Groot, H. Hagendahl procède à une analyse minutieuse des clausules, dont les plus fréquentes sont le crétique suivi du trochée, le dicrétique, le ditrochée. Ayant ainsi déterminé la forme métrique des clausules, l'auteur cherche à éclaircir les rapports qu'il peut y avoir entre l'*ictus* et l'accent. Il observe que, dans les formes métriques principales, l'*ictus* et l'accent s'accordent le plus souvent. Chose à noter, le même système rythmique se retrouve chez Cassiodore. On peut formuler pour ces deux auteurs ce principe fondamental : la clausule parfaite doit comprendre deux accents grammaticaux qui se rencontrent avec les temps forts. L'accent joue donc un rôle à côté de la quantité. On a donc affaire, dans ce cas, à une prose métrique à tendance rythmique, à une prose « rythmisée », intermédiaire entre la prose métrique plus ancienne et la prose rythmique dont les clausules accentuées constitueront le *cursus* médiéval. Le cas d'Arnobe, représentant un compromis que Hagendahl a nettement dosé, s'insère dans un ensemble et y prend sa juste place.

La deuxième partie de l'ouvrage montre la profonde influence que les clausules normales ont exercée sur la langue d'Arnobe. H. Hagendahl fait, à cet égard, une analyse systématique de l'œuvre d'Arnobe. Dans certains cas, l'influence du rythme est dominante : le verbe *confieri* n'est employé qu'aux formes *confiunt* et *confierent*, mots toujours placés

en fin de phrase et d'ailleurs toujours précédés d'un trochée. Dans d'autres cas, les exigences rythmiques ne sont qu'un des facteurs qui ont exercé leur influence. L'auteur procède à des dépouillements exhaustifs, portant sur le choix des mots, la conjugaison et la coordination. Une telle étude, montrant le rapport qui existe entre les phénomènes linguistiques et les formes d'art, répond bien, surtout dans le cas de l'examen du vocabulaire, aux préoccupations modernes. De tels travaux ne seront jamais trop nombreux.

Dans une troisième partie, très courte, de son ouvrage, H. Hagendahl examine les leçons de quelques passages du traité *Adversus nationes* et montre l'intérêt que ses recherches présentent pour la critique du texte. Ce secours est d'autant plus précieux que nos moyens sont ici limités, l'ouvrage d'Arnobe n'étant conservé que dans un seul manuscrit, le *Parisinus lat.* 1661.

Au total, Arnobe a réduit le nombre des formules précédemment utilisées. De cette restriction résulte une sorte de monotonie qui caractérise ce stade d'évolution des procédés de la prose. Si le dosage des emplois admis par Arnobe peut différer de celui qu'on relève chez d'autres écrivains, du moins retrouvons-nous ici une tendance assez générale chez les auteurs de cette époque.

Par là, et en raison des multiples rapprochements qui sont faits avec les auteurs contemporains, l'ouvrage de H. Hagendahl mérite bien le sous-titre que lui a donné l'auteur : « Contribution à la connaissance de la prose littéraire de l'Empire. » En dépit de la matière, et malgré la multiplication des statistiques, l'ouvrage demeure clair et lisible. H. Hagendahl nous a fait l'honneur de l'imprimer en français. Les membres de notre Société, qui ont fait jadis un si chaleureux accueil aux recherches du regretté M.-G. Nicolau sur le *cursus* rythmique, n'auront qu'à se louer de consulter la si juste monographie de notre confrère suédois.

A. Dain.

Francesco di Capua, *Il ritmo prosaico nelle lettere dei Papi e nei documenti della Cancellaria romana dal IV al XIV secolo*, vol. I (Lateranum, nova series, III, 2-3) : Facultas theologica Pontifici Athenaei Seminarii Romani, Roma, 1937, petit in-4°, xiv-274 pages, 2 planches.

F. di Capua a entrepris une vaste étude sur les rythmes de prose dans les lettres papales et les documents de la chancellerie pontificale du IVe au XIVe siècle. Il vient d'en publier le premier volume, divisé en deux parties : 1) Léon Ier le Grand ; 2) de Corneille à Damase. — Les études sur la prose métrique et sur la prose rythmée sont à l'ordre du jour. Monographies ou ouvrages d'ensemble se succèdent à l'envi. Ap-

pliquer ces recherches à la prose des écrits pontificaux se comprend d'autant mieux que le genre en question, par la stylisation qu'il permet, se prête volontiers à ce qu'il peut y avoir parfois d'artificiel dans ces procédés d'expression. Du reste, le moyen âge n'a-t-il pas qualifié couramment de *cursus leoninus* — cela s'entend de Léon le Grand — la manière d'écrire dont il s'agit?

Emprunté aux orateurs attiques, le rythme de la prose latine classique, dont Cicéron nous a donné des modèles incomparables, était fondé sur l'équilibre des membres de phrase et sur la quantité des syllabes, tout au moins dans les clausules. Le *cursus léonin* paraît plus proche du génie latin, fondé qu'il est sur l'accent tonique. Là encore, on cherche à établir un certain équilibre entre les membres de phrase, mais les clausules, de moins en moins mesurées, sont de plus en plus fondées sur l'accent. Ces clausules sont, du reste, peu nombreuses : on n'a retenu que celles qui étaient harmonieuses. Comme on l'a dit dans un précédent compte-rendu sur la prose métrique d'Arnobe, un stade intermédiaire correspond à une date où l'ictus métrique recouvre d'ordinaire l'accent grammatical.

Quelle est la place de Léon Ier dans ce mouvement? Le mérite de ce pontife, semble-t-il, a moins été d'innover que de porter à sa perfection un procédé déjà évolué. C'est pour cela que les lettres dudit pape servirent de modèle à la chancellerie postérieure. Les anciens ont vanté la sonorité de cette langue, sa *numerositas*, sa *velocitas*. Mais c'est la technique du procédé que di Capua recherche avant tout dans l'œuvre de Léon.

Il note d'abord, et ceci est précieux, que certains manuscrits de Léon ont gardé une ponctuation qui souligne le rythme de cette prose. Notamment, le *Monacensis lat.* 14540 présente une double ponctuation colométrique : un point et virgule suivi d'une majuscule (*distinctio*) marquant les pauses majeures ; un point médian (*media distinctio*) marquant les pauses mineures. Nous avons donc une base assez solide pour fixer de façon certaine la place des clausules. Dans ce genre de travail, on aboutit fatalement à des chiffres et à des statistiques. Des 395 clausules que comporte le *corpus* des lettres léonines, 132 correspondent au *cursus planus*, 88 au *cursus tardus*, 146 au *cursus velox*, 29, enfin, au *cursus trispondaicus*. Il est important de noter que, sur ces 395 finales régulières pour ce qui est la place de l'accent, 386 sont aussi normales pour ce qui est de la quantité ! Poussant plus loin son enquête, di Capua étudie au point de vue du rythme les phrases incidentes, les courtes périodes, les rythmes du début et du milieu de la phrase. Il y a là autant de recherches qu'on a trop souvent négligées dans l'étude de la prose rythmée, pour laquelle on se contente d'ordinaire d'étudier les clau-

sules. Non moins précieuses sont les remarques que l'examen du rythme permet de faire sur les différentes rédactions des lettres de Léon Ier, ceci en vue de la critique verbale. Il n'est pas jusqu'aux études linguistiques et grammaticales qui ne profitent de ces recherches, le rythme exerçant une grande influence sur l'expression (voir notamment les mots formant couple, soumis ordinairement aux règles du *cursus* : ainsi le verbe personnel suivi de l'infinitif complétif).

Les mêmes recherches méthodiques sont appliquées par di Capua à ce qui nous reste des lettres de Corneille, d'Étienne, de Libère (252-366), de Damase (366-384). L'étude, ici, est plus brève ; au reste, j'avoue ne pas saisir la raison pour laquelle l'auteur, faisant marche en arrière, revient ici à des œuvres antérieures à celles de Léon. En fait, les écrits en question, conservés en petit nombre seulement, ne permettent guère de généraliser, et les règles des rythmes de prose n'y sont pas toujours régulièrement suivies. Pratiquement, Léon reste le modèle, et un modèle durable, dont l'influence s'étend, du reste, à autre chose que les écrits de chancellerie papale : il suffit de rappeler que les oraisons du missel de l'église latine suivent les règles du *cursus* léonin.

Pourtant, il y a eu une réaction. Un rythme nouveau, peut-être plus proche de la nature, s'est fait jour. Le *stylus isidorianus* supplantera un jour le *cursus leoninus*. Il y a là un beau champ ouvert à une recherche d'ordre historique comme celle que s'est proposée di Capua. S'il veut bien ne pas se perdre dans les détails, les prémisses de son œuvre font augurer pour le mieux du succès de l'entreprise.

A. Dain.

M. Boas, *Alcuin und Cato* : Leiden, Brill, 1937, in-8°, 60 pages.

Les distiques et monostiques moraux de Dionysius Cato tiennent en M. Boas leur meilleur connaisseur actuel. Après de nombreux articles à partir de 1910, après l'étude des *Disticha* (*Die Epistola Catonis*, Amsterdam, 1934) suivie par le *De Cato van Adam de Suel* (Leiden, Brill, 1935), dans le présent ouvrage l'auteur s'attaque une fois de plus « zu den schwierigsten Problemen der Catoforschung » (p. 1). Cette fois-ci, c'est un problème mineur qui le préoccupe, les *Praecepta uiuendi* : de quelle phase du développement du texte catonien sont-ils sortis? Et, d'abord, qui en est l'auteur et quelle est la date de leur composition?

Cette collection de sentences monostiques, qui, outre des réminiscences bibliques et classiques, est imprégnée des parémiologies de Caton, a été longtemps attribuée à saint Colomban (543-615). Cette théorie, acceptée par Baehrens dans son édition de Caton (*P. L. M.*, 1881, III, 205 et suiv.), s'est trouvée reprise par Schanz III² 38, Skutsch dans Pauly-

Wissowa V 359, Teuffel III[6] 205, Manitius, *Gesch. d. lat. Lit. des MA*, I (1911) 186.

Et pourtant, constate M. Boas, E. Dümmler avait démontré dès 1880, dans son *Caton* (*Poet. aeui Carol.*, I, 275 et suiv.), que l'auteur réel des *Praecepta* était Alcuin (± 730-804), se basant sur des arguments « inébranlables » : 1) saint Colomban n'est indiqué comme auteur que dans des manuscrits récents et d'une façon hésitante ; 2) le témoignage en faveur d'Alcuin laissé par Loup de Ferrières (837), à ce moment-là moine dans un couvent dont le supérieur, Adalbert, était un disciple d'Alcuin ; 3) des rapprochements entre les *Praecepta* et les autres poésies sûres d'Alcuin. La juste thèse de Dümmler est restée, malheureusement, sans écho — excepté Hosius-Schanz III[3] (1922) 38 — et c'est explicable, dit M. Boas (p. 13) « ... weil sich die Philologie ungern eine angeblich ältere Schicht der Ueberlieferung eines Textes aus den Händen schlagen lässt ».

Aux trois arguments de Dümmler, M. Boas en ajoute un quatrième tout aussi fort, apporté en 1914 par A. Streib : Hrabanus Maurus cite les *Praecepta* comme l'œuvre de son ami Alcuin (sous le nom d'*Albanus*, lection fautive pour *Albinus*, un des noms qu'Alcuin se donnait dans ses vers).

Il est donc de toute évidence, et nous sommes d'accord avec M. Boas, que l'auteur des *Praecepta* est bien Alcuin, et non pas saint Colomban.

Là où nous ne sommes plus de l'avis de M. Boas, c'est dans l'apport d'un nouvel argument, qui consiste à rapprocher un vers des *Praecepta* d'une prière d'Eugène de Tolède, évêque pendant les années 647-657, auteur apprécié et cité ailleurs par Alcuin. Nous ne sommes pas de l'avis de M. Boas, puisque, pour parler en formules, si son argument plaide pour « Eugène de Tolède > Alcuin », il n'exclut pas forcément « saint Colomban > Eugène de Tolède », dans le cas — à refuter — où saint Colomban serait l'auteur des *Praecepta*.

Une fois la paternité établie (et M. Boas s'était rangé à l'avis de Dümmler dès 1910), l'auteur se pose la question : quel est le texte de Caton qu'Alcuin a eu entre les mains? Problème ardu entre tous, puisque la tradition manuscrite du moraliste latin est peu connue et très embrouillée. Il a fallu à M. Boas, dans des études préliminaires, reprendre la question « ab ovo », recollationner tous les manuscrits connus, en trouver de nouveaux, en dresser, enfin, une filiation sûre autant que possible. Selon le stemma établi par M. Boas (p. 18, n. 57), la tradition Φ est, avec la tradition « barbérinienne », le représentant du recueil original Ω des *Disticha* (dont dérive le recueil ω des *Monosticha*, divisé en deux familles, φ et χ). M. Boas s'attache à prouver qu'Alcuin a connu et utilisé la tradition Φ, assez différenciée de la Vulgate, et sa démons-

tration convainc surtout par l'argument *c*, où l'on cite des vers de Caton qui, omis par la Vulgate, ne sont donnés que par Φ et se retrouvent imités par Alcuin dans les *Praecepta*.

Pour renforcer sa thèse, M. Boas a eu l'heureuse idée de s'adresser aux autres ouvrages poétiques d'Alcuin, et il en a apporté cinq exemples qui prouvent, eux aussi, que le protagoniste de l'École palatine a utilisé les *Disticha* de Caton dans la tradition Φ.

Un dernier chapitre traite des rapports d'Alcuin avec les *Monosticha* et précise que c'est Alcuin lui-même qui a écrit le titre *Prouerbia Catonis philosophi* dans le codex Turonensis 890 anc. 164, XII^e^ siècle (le seul manuscrit qui contienne une indication d'auteur pour les *Monosticha*, ouvrage considéré par beaucoup comme anonyme).

L'étude de M. Boas se termine par les 205 vers des *Praecepta* (réimpression, à deux exceptions près, de l'édition Dümmler), où sont soulignés les mots empruntés à Caton.

M. Boas a (p. 7, n. 35) des mots durs pour l'édition Duff des *Poet. lat. min.* (Loeb, 1934), ce en quoi nous l'avons approuvé par avance (cf. notre compte-rendu dans la *Revista Clasica* VIII (1936) 122-123).

Victor BUESCU.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé :

Plaute, Comédies, texte établi et traduit par A. ERNOUT ; t. V : *Mostellaria, Persa, Poenulus*, 40 francs.

Il ne suffit pas de signaler l'apparition de ce nouveau volume ; il faut se féliciter de la rapidité avec laquelle l'édition de Plaute avance vers son achèvement. Le hasard de l'ordre alphabétique traditionnel réunit dans ce volume trois pièces bien différentes : la Mostellaria-vaudeville, la Persa-opérette, le Poenulus-comédie de caractères ; on appréciera la manière dont la traduction met en valeur ces différents aspects.

Collection Garnier :

« Magnum prouentum annus hic attulit ». D'abord des suites : le deuxième volume des *Tragédies* de Sénèque (*Thyeste, Agamemnon, Hercule sur l'Oeta, Les Phéniciennes, Octavie*), par M. MIGNON ; le quatrième volume de Tite-Live (l. X, XX-XXII), par E. LASSERRE ; la suite d'Ovide (*Tristes, Pontiques, Ibis, Le noyer, Halieutiques*), par E. RIPERT, et de Cicéron : *De la divination, Du destin, Académiques*, par Ch. APPUHN ; *Lettres à Atticus*, l. I-VI, par E. BAILLY ; ensuite, deux volumes des *Confessions* de saint Augustin par J. TRABUCCO, deux volumes des *Saturnales* de Macrobe, le premier par H. BORNECQUE, le